

LA GLOIRE POUR TOUT LE MONDE

ANNE-SOPHIE NÉDÉLEC



Texte déposé à la SACD

***Pour toute représentation publique, faire une
demande d'autorisation auprès de la SACD***

(www.sacd.fr > Pôle utilisateurs-spectacle vivant)

INFORMATIONS PRATIQUES

Résumé

Quand la Grande Guerre amène les femmes à prendre une place que les hommes ne veulent pas leur céder...

De 1914 à 1918, *La Gloire pour tout le monde* retrace le destin de femmes tour à tour engagées, résistantes ou victimes collatérales de la guerre.

Alors que les hommes sont envoyés au front, elles investissent des domaines jusque-là réservés à la gent masculine : usines de munitions, travaux agricoles, hôpitaux, missions d'espionnage... Mais cette prise de responsabilités se heurte aux réticences et aux préjugés d'une société encore très patriarcale.

Oscillant entre drame et comédie, la pièce propose un kaléidoscope de scènes qui donnent chair aux multiples visages féminins d'une époque bouleversée, entre courage, dérision et quête de reconnaissance.

Acteurs : La pièce peut être montée avec un minimum de 7 acteurs (5 femmes - 2 hommes).

Costumes : époque 1914-18

Décor : multiples : une usine, un champ, un café, une cour de lycée transformé en hôpital militaire.

Durée : 1h15

PERSONNAGES

YVONNE, patronne de l'usine

RENÉ, ouvrier

ROSE, paysanne

GEORGETTE, sa fille

LUCIENNE, paysanne

MADELEINE, infirmière

ISABELLE, infirmière

SUZANNE, infirmière

Dr GENTY, médecin militaire

GABRIELLE, apprentie espionne

ALICE, espionne

UN SERVEUR

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL

LE MINISTRE DE LA GUERRE

LE MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

LA SECRÉTAIRE

JOSEPH, ingénieur

EUGÈNE, poilu

MARIE CURIE

IRÈNE CURIE, sa fille

GERMAINE, ouvrière

BÉNÉDICTE, sa belle-fille

LISE, ouvrière syndicaliste

MARGUERITE, bourgeoise devenue ouvrière

MARTHA, réfugiée belge

TUEUR 1

TUEUR 2

KATHERINE, infirmière américaine

Les ministres sont joués par des femmes et la secrétaire par un homme.

LA GLOIRE POUR TOUT LE MONDE

TABLEAU 1 – L'USINE

3 août 1914

René balaie l'usine. Il est assez âgé et boite. Yvonne entre et ne le remarque pas. Elle erre, les yeux perdus. René toussote ; Yvonne sursaute.

YVONNE : Oh ! René, vous êtes là ? L'usine est fermée, vous savez...

RENÉ : Je sais... Un dernier coup de balai et... (*Un temps ; ils restent tous les deux perdus dans leurs pensées.*) Monsieur est parti ?

YVONNE, *les larmes aux yeux* : Oui... Je l'ai accompagné à la gare. C'est fou tous ces hommes qui partent au front... On aurait dit une marée humaine qui se déversait sur les quais... (*Un temps.*) Il paraît qu'il faut en passer par là... N'empêche, j'ai peur...

RENÉ : Oh, ça sera pas long, m'dame. On n'en fera qu'une bouchée des Boches !

YVONNE : Vous croyez ? C'est ce que tout le monde prétend, et pourtant... (*Elle soupire, découragée.*) Dire qu'il aura suffi d'assassiner Jaurès pour lever toutes les barrières pacifistes et mettre le feu aux poudres !

RENÉ : Vous savez, madame, la guerre était « inéluctable », comme ils disent dans les journaux...

YVONNE, *hausse les épaules avec une moue dubitative* : Enfin... Et vous René, qu'est-ce que vous allez devenir maintenant que l'usine est fermée ?

RENÉ : Je sais pas m'dame. C'est si brutal. J'ai commencé à me renseigner, mais c'est partout pareil : les usines ferment parce qu'il n'y a plus assez de main-d'œuvre, alors pour les vieux abîmés comme moi, c'est la rue...

YVONNE : Je suis désolée.

RENÉ : C'est dommage. Si monsieur était resté, il aurait pu continuer à faire tourner l'usine...

YVONNE : Vous savez, je ne crois pas que la production de casseroles soit une priorité aujourd'hui. De toute façon, Marcel n'aurait pas imaginé rester ici les bras croisés alors que tous les hommes valides partent au front. (*Amère :*) Patriotisme avant tout !

RENÉ : Hum... Et... À tout hasard... Si vous aviez besoin d'un valet, je... ? (*Yvonne secoue la tête.*) D'un mécanicien... ?

YVONNE : Malheureusement...

RENÉ : ...Jardinier... ?

YVONNE : Ah ! Écoutez, oui, mon jardinier est parti aussi et je... (*Découragée :*) Oui, mais non... Avec le départ de Marcel et la fermeture de l'usine, je ne peux pas me le permettre...

RENÉ : Je comprends... Je comprends... On est tous dans la même galère... C'est pas grave...

YVONNE : Écoutez, venez les mercredis. Vous taillerez, vous arroserez... Je vous donnerai un petit quelque chose, ce sera toujours ça en attendant de retrouver un vrai travail.

RENÉ : Merci, madame, ça, c'est vraiment gentil de votre part ! Vous êtes bien bonne...

YVONNE : Je fais ce que je peux. Comme vous dites, on est tous dans le même navire. Espérons qu'il arrive à bon port rapidement...

Noir.

INTERMÈDE 1 – « L'APPEL AUX FRANÇAISES » DE RENÉ VIVIANI

17 août 1914

VOIX OFF :

« Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie.

Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille.

Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés !

Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime.

Tout est grand qui sert le pays.

Debout ! À l'action ! À l'œuvre !

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde. »

TABLEAU 2 – LA CAMPAGNE

Août 1914

Rose pose son harnais. Elle est harassée.

GEORGETTE, *off* : Maman !?

Georgette entre et tend une bouteille à sa mère.

ROSE, *saisissant la bouteille* : Merci.

Elle se laisse glisser à terre. Georgette s'assoit auprès d'elle.

GEORGETTE, *montrant une trace sur le visage de sa mère* : Qu'est-ce que tu t'es fait ?

ROSE : C'est le manche de la charrue. Il est trop grand pour moi ; il est taillé pour un homme. Résultat, à chaque fois que je bute sur une pierre, il me saute au visage !

GEORGETTE : Heureusement que nous avons encore le bourricot pour tirer...

ROSE : Il tiendra pas longtemps. Je l'ai mis à brouter là-bas... Le harnais est adapté à un cheval mais vu qu'ils les ont réquisitionnés... C'est trop grand, ça le blesse, le bourricot...

GEORGETTE : Pauv' bête.

ROSE : T'as laissé les enfants seuls ?

GEORGETTE : Gabrielle a onze ans, elle est capable de surveiller les quatre petits...

ROSE : Et le bébé ?

GEORGETTE : Il dort. (*Un temps.*) Je vais te relayer. Tu as besoin de te reposer.

ROSE : C'est toi qui as besoin de te reposer.

Un temps.

GEORGETTE : J'ai peur pour mon Pierrot. Il paraît que les paysans sont envoyés en priorité au front.

ROSE : Qui t'a dit ça ?

GEORGETTE : La boulangère.

ROSE : Mais pourquoi ?

GEORGETTE : Je sais pas. Ils ont fait des catégories, je crois. Les ouvriers et les employés seraient affectés aux missions de soutien de l'armée, les paysans au front.

ROSE : Allons, ton Pierrot, c'est un malin, il se fera pas tuer comme ça !

Un temps.

GEORGETTE : On s'en sortira pas toutes seules.

ROSE : Ah ! Je sais ce que t'as derrière la tête ! Mais compte pas sur moi pour demander à la Lucienne. Cette salope et son mari sont des voleurs !

GEORGETTE : T'exagères...

ROSE : Quoi !? Je te rappelle qu'ils ont encore déplacé les bornes du champ mitoyen du nôtre il y a trois mois !

GEORGETTE : Ohff...

ROSE : Et ils vont nous grignoter encore combien d'hectares comme ça ? Moi je me laisserai pas faire !

GEORGETTE : Il paraît qu'à l'origine...

ROSE : Ouais, ouais, ouais... Je m'en moque moi, de l'origine. Mon champ, c'est mon champ, et on n'y touche pas !

Un temps.

GEORGETTE : N'empêche qu'on ferait mieux de s'entraider...

ROSE : Plutôt crever !

Lucienne entre.

ROSE, *sarcastique* : Quand on parle du loup !

GEORGETTE, *coupant sa mère* : Bonjour Lucienne.

LUCIENNE : Bonjour... Vous... Vous vous en sortez ?

ROSE : Et toi ?

LUCIENNE, *fond en larmes et* : Non... C'est trop dur. J'ai même plus de bête pour tirer la charrue, et quand bien même, je...

ROSE, *sarcastique* : C'est trop lourd pour tes petits bras, c'est ça ?

GEORGETTE, *lassée* : Maman... (*À Lucienne :*) Nous on a encore l'vieux bourricot. On peut te le prêter !

ROSE : Et puis quoi encore ?! La pauvre bête, elle est pas loin d'crever et tu veux l'achever pour cette... !

GEORGETTE : Maman !

ROSE : Pas question de prêter l'bourricot !

GEORGETTE : Eh ben, je m'attèlerai à sa charrue avec elle !

ROSE : Mais enfin, Georgette !

GEORGETTE : Maman, c'est la guerre ! La guerre avec les Allemands ! Si on continue à se faire la guerre entre nous, on n'est pas près de gagner contre eux !

ROSE : Mouais...

GEORGETTE : Nos hommes y se battent au front, et si nous, on n'assure pas l'intendance à l'arrière, on est fichus !

ROSE : Mouais...

GEORGETTE : Le président du Conseil, Viviani, il a dit que c'était à nous, les femmes françaises, de remplacer aux champs les hommes partis au combat.

LUCIENNE : On voit que c'est pas lui qui tient la charrue...

ROSE, *à Georgette, montrant Lucienne* : Eh ! Pour une fois, je suis d'accord avec elle...

GEORGETTE : N'empêche qu'on peut pas laisser la récolte pourrir sur pied.

LUCIENNE : C'est vrai, ça. Les grains sont mûrs, les tiges ploient... mais seule, j'y arriverai pas.

GEORGETTE : Nous non plus.

ROSE : Qu'est-ce que tu dis ?!

GEORGETTE : La vérité. Tu es en train de te tuer à la tâche. Travaillons ensemble, on sera plus efficaces et on risquera moins de se blesser.

ROSE : Travailler avec cette feignasse, merci bien !
M'étonnerait qu'on soit plus efficaces !

LUCIENNE : J'suis pas une feignasse ! Mais vous, vous êtes
une sacrée langue de vipère !

UNE VOIX D'ENFANT, *off* : Maman ! Maman !

GEORGETTE et LUCIENNE : Oui !? (*Elles se regardent et éclatent de rire.*)

ROSE, *amusée malgré tout* : C'est lequel ?

GEORGETTE et LUCIENNE : Le mien !

LA VOIX D'ENFANT : Victor s'est réveillé !

GEORGETTE : C'est le mien ! (*Elle se lève.*) Allez Lucienne,
viens manger un morceau avec les enfants, on va voir
comment on peut s'organiser... On les sauvera nos
récoltes !

Georgette et Lucienne sortent.

ROSE : Ah ben voilà ! La vieille on lui demande plus son avis !
Et parce qu'on est en guerre avec les boches, on devrait faire
la paix avec les voisins ! C'est la meilleure !!!

Noir.

INTERMÈDE 2

*Bruitages d'obus au loin... des soldats se faufilent en ombres chinoises.
Tirs de fusils... Le ciel rougeoit...*

TABLEAU 3 – L'HÔPITAL

Novembre 1914

Madeleine, Isabelle et Suzanne entrent. Madeleine porte l'uniforme des

infirmières de la Croix-Rouge. De la pièce à côté parviennent des gémissements.

MADELEINE : ... donc l'intendance militaire se trouve débordée par l'afflux de blessés et a fait appel à la Croix-Rouge et à toutes les bonnes volontés. Pensez, on balance près de cent mille obus par jour, d'un côté comme de l'autre. Ça en fait des dégâts !

ISABELLE : C'est un ancien lycée ici, c'est ça ?

MADELEINE : Exactement. Les blessés arrivent du front par wagons entiers. Les hôpitaux militaires ne suffisent pas et l'armée a réquisitionné des bâtiments dans toutes les villes.

SUZANNE : J'ai entendu dire que depuis août, il y avait eu trois cent mille morts et six cent mille blessés.

ISABELLE : En seulement quatre mois, c'est terrible...

MADELEINE : Seule la Croix-Rouge est en capacité de venir en aide à l'armée française. Mais nous avons beau être 23 000 infirmières, c'est loin d'être suffisant ! Nous comptons sur vous, les nouvelles recrues, pour nous seconder, sinon ces pauvres soldats ne s'en sortiront pas...

ISABELLE, *qui frémit à chaque gémissement qui parvient de la pièce voisine* : Moi, madame, je me suis portée volontaire, mais je ne sais pas si... (*On entend gémir plus fort.*) Si je pourrai supporter ça...

MADELEINE : On va vous former à soigner, reconforter... et encaisser la douleur des autres. (*À Suzanne :*) Et vous, vous avez des connaissances en médecine ?

SUZANNE : Quelques rudiments d'infirmierie, mais j'apprends vite ! Je suis heureuse d'être là pour apporter ma contribution et soulager nos soldats. Et puis... C'est un moyen de découvrir la vie !

MADELEINE, *intriguée* : C'est à dire ?

SUZANNE : J'avais hâte de quitter le foyer paternel, mais pas forcément envie de me marier... En tout cas pas tout de suite !

Là, je quitte mon père – et avec sa bénédiction patriotique en plus ! – sans pour autant passer sous la coupe d'un autre homme !

Elles rient. Le médecin militaire entre et les toise. Elles s'arrêtent net.

Dr GENTY : Eh bien, au moins on s'amuse ici.

MADELEINE, *gênée* : Hum... Ces deux jeunes femmes viennent proposer leurs services.

Dr GENTY : Elles y connaissent quelque chose, au moins ?

MADELEINE : Les bases. Je les formerai.

Dr GENTY : Bien. De toute façon, nous n'avons pas le choix. L'afflux de blessés est tel que nous avons besoin d'un prompt renfort. Mais croyez-moi, mesdames, ce ne sera pas une partie de plaisir ! Les blessures d'obus, c'est autre chose qu'un rhume des foies !

MADELEINE : Nous serons à la hauteur.

SUZANNE : Ce n'est pas l'enthousiasme qui manque ! Nous sommes de bonnes patriotes. C'est notre manière à nous de servir la France.

Dr GENTY, *observant Isabelle qui frémit à chaque gémissement de blessé* : Hum... nous verrons. Vous serez logées dans l'aile ouest du lycée. Soyez prudentes, la zone des combats n'est pas très loin. Je vais demander à ce qu'on vous conduise dans vos quartiers. (*Il appelle au-dehors :*) Simon ! Oh, Simon !

MADELEINE : Il paraît que les combats sont arrêtés ?

Dr GENTY : Si l'on veut... Les Allemands ont subi une série de défaites et, pour éviter de reculer encore plus, ils se sont enterrés dans des tranchées. Du coup, à chaque offensive de notre part, ces planqués nous tirent comme des lapins. Résultat, nous aussi nous sommes en train de nous enterrer et le front est bloqué. Mais croyez-moi, ce n'est pas pour autant qu'on arrête de se battre. C'est même pire que jamais... Les offensives, qu'elles soient allemandes ou françaises, ne

donnent rien hormis des morts et des blessés. Les positions ne bougent pas.

MADELEINE : Vous pensez qu'on en a pour longtemps encore ?

Dr GENTY : Il y a deux mois, je vous aurais dit que c'était une question de semaines, il y a un mois, que c'était une question de mois, mais maintenant... je crois bien que c'est une question d'années...

TABLEAU 4 – LES ESPIONNES

Janvier 1915

Gabrielle est assise à une table. Alice entre. Le garçon de café va vers elle et lui fait signe que Gabrielle l'attend. Alice la rejoint. Dans le brouhaha, on distingue peu à peu leur conversation.

GABRIELLE : ... Je suis d'origine belge et je parle allemand...

ALICE : Excellent.

GABRIELLE : Dites-moi ce que je dois faire, je suis prête à m'engager.

ALICE : Vous savez que cela ne sera pas sans danger ?

GABRIELLE : Je suis d'une famille de militaires et, pour la première fois, moi, une femme, je peux donner un sens à ma vie comme mon père et mes frères.

ALICE : Bien. Nous avons besoin de femmes dans nos rangs. Surtout des femmes polyglottes. Les commandements veulent remplacer les hommes espions, plus facilement repérables que les femmes. Vous irez en formation à Folkestone en Angleterre.

GABRIELLE : En Angleterre ?

ALICE : Huit à dix jours. De là, vous rejoindrez l'Espagne et tenterez d'approcher le chef du service de renseignements allemand von Krohn.

GABRIELLE, *intriguée* : D'approcher ?

ALICE : C'est le terme qu'emploient mes supérieurs, mais ne nous cachons pas derrière de vains mots : on vous demande d'être espionne... *et séductrice* !

GABRIELLE, *avec un sourire ironique* : Je comprends pour quel genre de mission ces messieurs de l'État major ont besoin de femmes dans leurs rangs !

ALICE : Êtes-vous prête à jouer ce « jeu » ? (*Avec un sourire entendu*.) Vous avez les atouts pour...

GABRIELLE : Ma foi...

ALICE : Les services secrets paient bien : quarante à cinquante francs par mois pour jouer les observateurs, et cinq francs par courrier transmis.

GABRIELLE : Ce n'est pas pour l'argent que je m'engage.

ALICE : Sans doute, mais ça aide. Cependant, réfléchissez bien. Il faut que vous soyez consciente que la plupart d'entre nous finiront mal : au pire, torturées, au mieux avec une balle dans la tête...

Un temps. Gabrielle hausse les épaules.

GABRIELLE : Je n'ai rien à perdre.

Un temps.

ALICE : Bien. Désormais, vous vous appellerez Gabrielle Aubert. Je vous ferai parvenir de faux papiers sous peu. (*Elle se lève pour partir.*)

GABRIELLE : Entendu. Comment pourrai-je vous contacter ?

ALICE : Mon « nom » est Alice Dubois. Écrivez à l'adresse de

ce café, on me transmettra... *(Elle désigne le garçon de café du menton, celui-ci fait un discret signe de connivence. Puis elle sort.)*

Fin de l'extrait